

Patrick Bruneteaux
Centre de recherche politique, Paris I - Sorbonne

DÉRISION ET DÉRISOIRE DANS LES STRATÉGIES DE SURVIE EN CAMP D'EXTERMINATION

« Il est trop tôt encore pour dresser le bilan positif de l'expérience concentrationnaire, mais dès maintenant, il s'avère riche. Prise de conscience dynamique de la puissance de la beauté du fait de vivre, en soi, brutal, entièrement dépouillé de toutes les superstructures [...] Pour quelques-uns, confirmation ; pour le plus grand nombre, découverte, et saisissante [...] la découverte passionnante de l'humour comme structure objective de l'univers. »

David Rousset, *L'Expérience concentrationnaire*,
Éditions de Minuit, 1965, Réédition 1993, p. 185.

Dérision : une place mineure mais réelle

Les récits des survivants des camps de concentration et des camps d'extermination allemands accordent une place infime à la dérision. Elle n'apparaît pas comme un élément déterminant de la « culture » concentrationnaire des internés. D'abord, la part des descriptions relatives aux violences endurées est au moins égale à celles des pratiques de résistance. De plus, ces pratiques résistantes sont associées de façon écrasante aux registres de mobilisation « sérieux » : solidarités entre micro-groupes à l'intérieur des nationalités, équipes de sabotage, tactiques pour se cacher ou changer d'affectation, marchandages divers pour se nourrir, oni-

risme social pour échapper aux dures lois du camp. Plus précisément, l'analyse des supports de survie des déportés, de leurs manières de faire face, révèle que la dynamique de ces abattoirs humains contraint les détenus à une vigilance de tous les instants pour ne pas mourir de faim, de froid ou sous les coups des SS. Dans ce monde gelé de l'analytique de la survie, tout déplacement symbolique paraît impossible. Tout semble englouti par les nécessités d'une urgence absolue qui fixe les prisonniers sur le négatif de leur désir : abolir la soif, se cacher pour éviter les coups, se battre pour ne pas se faire prendre sa couverture.

Oser aborder la survie dans les camps sous l'angle de la dérision, faire de ce thème mineur un sujet de recherche pourrait donc paraître déplacée aux yeux de certains. Ne chercherait-on pas à relativiser l'enfer des camps et, de ce fait, induire que les survivants ont exagéré leur calvaire ? Après tout, ne parvenaient-ils pas à se moquer de leurs tortionnaires ? Comme l'enseigne l'œuvre de David Rousset, derrière la « force aveuglante » de l'oppression, l'humain a aussi émergé. Et parler de la dérision dans les camps, c'est révéler, à la façon d'un Robert Antelme, que les Nazis n'ont pas pu abolir les énergies vitales de tous les déportés. D'où l'intérêt d'une étude qui, sans ignorer que l'ordinaire à jamais perdu des camps est, effectivement, l'histoire tragique du rapide déclin physique du plus grand nombre des internés et finalement de leur mise à mort sophistiquée, dresse un tableau plus nuancé de la réalité concentrationnaire. La dégradation physique et psychique des déportés réduits à un troupeau de morts-vivants a été le devenir le plus fréquent de ceux qui furent appelés par les internés des « musulmans »¹. Mais la dérision a existé, dans des conditions précises. La dérision suppose un minimum vital et on verra qu'il existe effectivement des différences dans l'accès à cet outil de résistance individuelle en fonction des places occupées dans le *Lager*.

Mais, quoique la part de l'aléatoire demeure prédominante dans une course permanente pour s'économiser et reculer l'inéluctable dépérissement qui a pour symbole le « musulman », être squelettique qui ne peut plus opposer aucune résistance et qui, dès lors, se laisse conduire à la mort, quoique l'explication de la survie ne semble pas prioritairement concéder une place au rire, il reste qu'une lecture microscopique d'un grand nombre de témoignages et un recollement transversal des données offre le panorama d'un petit univers de mises en dérision plus compact qu'il n'en aurait l'air à la simple lecture longitudinale d'un petit nombre de récits.

Les pratiques de dérision s'inscrivent dans la classe plus générale des supports de mobilisation. Un des supports les plus connus se résume en un verbe que tous les détenus connaissent : « organiser », ce qui signifie mettre tout en œuvre pour voler des biens aux SS ou, le plus souvent, pour capter à leur profit une part des rations des autres avant distribution (après distribution, tout prélèvement est du vol). Des marges de manœuvre existent bien, depuis ces tactiques de débrouillardises alimentaires et vestimentaires si fréquentes, jusqu'aux pratiques de simulation du travail forcé (zybage), en passant par les survivances de l'autre monde (chants, poèmes, « cadeaux » à Noël ou lors des anniversaires, conversations, solidarité)². Si la captation des forces conduit beaucoup de détenus à s'immerger dans cette « zone grise » étudiée par Primo Lévi dans *Les naufragés et les rescapés*, (les « collabos » des camps pourrait-on dire), la grande

majorité des détenus demeurent des survivants tentant par tous les moyens d'échapper aux prescriptions des bourreaux sans éprouver une quelconque fascination pour eux.

L'énergie d'opposition contre autant que possible la réduction à l'esclavage et même à l'infra-humanité. Les ressources de survie ne transitent pas par le canal d'une contestation explicite qui signifierait la mort immédiate. La haine des déportés, intérieure, est sans limite. Des décennies après le retour au droit commun, nombreux sont ceux qui détestent encore « les nazis » ou « l'Allemand ». Première forme de subversion, cette détestation intime alimente une résistance mentale, « morale », qui se ressourcît avec les nouvelles du recul incessant de la Wehrmacht. Cette jouissance de la défaite de l'autre est la face la plus visible d'une mise en dérision de la supériorité de « la race des seigneurs ». Celle-ci est jouée par certains dans un espace de vie où la crainte écrase généralement tout autre sentiment. Cette recherche restitue une part de la réalité concentrationnaire. Et si la résistance était avant tout individuelle (la résistance armée collective n'a jamais existé dans les camps de concentration³) et tristement sérieuse (abattement sur la paillasse de retour des kommandos de travail), elle a aussi laissé poindre un mince filet de créativité ironique. C'est ce 1 % de l'habitus du déporté qui mérite d'être restitué, sans que l'on sache s'il est peu évoqué pour des raisons de pudeur, s'il est le fait de héros de la survie dont la capacité de lutte est hors norme ou si la malchance aura voulu que sur les quelques centaines de milliers de survivants, les quelques milliers de témoins nous auront légués une mémoire essentiellement centrée sur la dénonciation sérieuse.

Malgré l'épuisement et l'anémie, la peur de mourir déchiquetés par les chiens des SS ou les souffrances corporelles aiguës, les déportés tentent de recréer leur propre monde. Non pas seulement le monde ordinaire fantasmé, celui du retour accompagné par les délices des retrouvailles et des victuailles ; mais un monde transitoire, typique des agents sociaux piégés qui doivent composer avec un existant incontournable imposé par un ennemi. La recomposition du monde concentrationnaire est en soi un défi pour un ordre totalitaire qui revendique le monopole du sens. Le marquage du corps est tel que l'empreinte du système semble frapper le visage des rayés : « Il nous arrivait de nous étonner nous-mêmes de notre mine pas du tout réjouie. On réagissait en se disant : "Sais-tu encore rire ?" De fait, on ne savait plus rire ! La peau de nos lèvres était tendue, raide. Il fallait se forcer pour rire. Petit exercice à renouveler de temps en temps, ne serait-ce que pour vérifier s'il est bien vrai que "le rire est le propre de l'homme". »⁴ Les récits n'indiquent pas toujours clairement l'objet du rire. Alors il est difficile de distinguer entre le rire d'évasion et le rire impliqué ou dérisoire. Dans le premier cas, il s'agit de s'inventer n'importe quelle histoire drôle pour oublier le camp. C'est une tactique de résistance pour combattre l'abattement : « Le rire a succédé aux larmes ; on n'a pas le droit de se complaire dans la douleur et la tristesse de la mort quand on vit à Ravensbrück. Il faut oublier, s'étourdir, et rire. »⁵ À l'opposé du rire-oubli, purement émotionnel et viscéral, se manifeste un autre rire, le rire impliqué des railleries qui ne cesse de s'attacher à la réalité aliénante pour la dénoncer.

La dérision par le renversement des identités nominales

Le rire impliqué trouve un terrain d'ancrage privilégié dans le jeu d'invention nominale. C'est que l'identité est profondément rattachée au sentiment d'un moi différencié des autres par le nom. Dans les camps, cette identité d'appellation, toute extérieure et par conséquent vulnérable, est justement la première à tomber, victime d'un ordre qui ne reconnaît pas l'humanité singulière des personnes. Deux grandes classes de sobriquets découlent de ce déni de l'identité nominale. Dans le premier registre, que l'on pourrait appeler la symétrie de l'infamie, le déporté se délie des images dont les nazis les affublent par une sorte de loi du talion symbolique, concept relativement bien illustré par cette séquence de boomerang : « les Juifs le voyaient rarement et c'était toujours pour l'entendre hurler : "Plus vite, idiot... Grouille toi idiot". Aussi l'avait-on surnommé "l'Idiot" »⁶.

Par une symétrie parfaite, les bagnards réduits à un chiffre (le numéro d'enregistrement gravé à l'encre indélébile sur l'avant-bras à Auschwitz) vont à leur tour déformer l'identité nominale de leurs bourreaux. Les surnoms fourmillent, s'adressant aussi bien à l'engeance de la zone grise (*Kapo*, chef de block, police du camp, *Stubendienst* ou aides) qu'à la caste des SS. L'appellation peut être un retournement de la propre qualification des détenus : un SS ne cesse d'insulter les Français du camp de Natzweiler en accolant le mot « *Kréatour* » à ses emportements orduriers. Du coup, « ça devient son surnom comme une traînée de poudre. Ce surnom a été adopté par tous les détenus de toutes les nationalités »⁷.

Dans un univers célébrant uniquement la force physique, où l'écart se creuse de manière abyssale entre les épaves faméliques et les auxiliaires musclés et biens nourris décrits par Robert Antelme dans *L'espèce humaine* ou Suzanne Alizon dans *L'exercice de vivre*, l'inversion des valeurs passe par la « féminisation » ou la dé-virilisation des Chefs. Certes les détenus deviennent des loques humaines mais l'autre peut être réduit à « la Danseuse »⁸, « la Blonde », « la Rustine », « la Mèche blanche »⁹, « la Demoiselle blonde »¹⁰, « Bouboule »¹¹.

La symétrie des infamies se retrouve aussi à l'invocation de noms d'animaux. La généralisation de la réduction à la bestialité dans les épreuves de la survie opère dans un contexte dans le cadre duquel, comme à Sobibor ou Treblinka, un SS nomme « homme » son chien auquel il a appris à mordre les hommes dénommés « chiens ». Les déportés intériorisent la loi du mépris et retournent à l'envoyeur certaines de ses applications : « Morpion »¹², « Six pattes »¹³ (pour réunir un SS et son berger allemand), « Gorille »¹⁴, « Tête de cheval »¹⁵, « la Panthère »¹⁶, « l'araignée »¹⁷.

La reconnaissance de la virilité des bourreaux opère dans un seul sens, celui de la démesure et de la déréalisation grotesque. Les super-bourreaux, les kapos les plus violents, les SS les plus sadiques sont alors affublés d'un titre comique : « Tarzan », « Papa la trique »¹⁸, « Popeye »¹⁹, « Ivan le Terrible »²⁰, « le cyclope »²¹.

La renomination affecte aussi les choses comme si l'univers totalitaire composait à ce point un tout agressif que chacune de ses parcelles matérielles formaient une fois de plus un piège à déjouer. Margarete Buber-Neumann, militante trostkyste allemande ayant connu le Goulag, sera par la suite déportée à Ravensbrück. Elle ne peut plus entendre de sirène mais seulement une « hurleuse »²². Quand les choses elles-mêmes deviennent mortelles, le langage tente de court-circuiter des « bruits » pour les réduire à un sens dénué de sens. La sirène annonçant les évasions ou les bombardements est vidée de sa substance et se perd en bruits, en sons stridents absurdes.

Dans le second registre, c'est la compétence du déporté, son être civilisé et cultivé, qui vient contredire frontalement l'horreur qu'il subit. Les correspondances renvoyant à une catégorie de déshumanisation (animalité, féminisation ou dé-virilisation...) se voient associées à des modèles valorisant le porteur de jugement. Ces typifications mettent au premier plan toutes les astuces de la dépréciation singulière. Celles qui insistent sur la brutalité, l'incompétence, la monstruosité et la vulgarité des SS et des kapos de toutes sortes : « Blond et maigre, l'air effacé, il arriva un beau matin avec sa petite valise devant les portes du royaume de la mort. Il s'appelait Herbert Floss, il était spécialiste en crémation de cadavres. [...] Il était conscient de ce que représentait pour lui cette nomination : c'était une promotion, une consécration même ; on lui avait parlé de plusieurs centaines de milliers de cadavres [...] Il criait beaucoup mais semblait incapable de frapper un prisonnier, tellement il était maladroit. Courant de tous côtés, criant, gesticulant, il tomba plusieurs fois. Les prisonniers n'osèrent pas rire mais ils le gratifièrent de deux surnoms : "l'Artiste" à cause de son air inspiré et "Gaucher des deux mains" à cause de sa maladresse. »²³ De facture proche émergent aussi les analogies avec les « légumes » ou un monde « végétal » voire végétatif, le surnom de « betterave rouge » désignant un SS alcoolique très marqué²⁴, « Pied de vigne »²⁵ un SS tordu.

L'auto-dérision

Si la dérision a un sens dans les *Lagers*, il signifie une tactique de disqualification radicale de celui qui attende à la vie. Et pourtant, paradoxalement, l'auto-dérision a aussi sa place. Tout se passe comme si le rôle de détenu, imposé comme en surimpression sur l'habitus du monde civilisé, composait un double détachable et extérieur. Cette dissociation ne s'observe jamais aussi distinctement que lors des opérations d'enregistrement des *Häftlinge* à l'arrivée dans les camps. Les premières assignations de conduites accusent une violence d'arbitraire telle que les entrants peuvent alors se moquer de ce qu'ils sont en train de devenir.

Alors que le nouveau débarque dans le camp, qu'il importe avec lui les habitudes du monde civilisé et se trouve planté devant une réalité ubuesque, la dérision est à la fois une manière de définir l'étrangeté de la nouvelle situation, l'incongruité de la coexistence de l'habitus de paix et des structures totalitaires ; et simultanément une manière d'accepter à moindre coût une

nouvelle « vie » oppressante. L'auto-dérision est essentiellement en vigueur dans les premiers temps de l'internement. Elle sert à décoller temporairement l'étiquette de bétail humain enregistré, tondu, mis à nu pour être désinfecté dans les bains de grésyl, lamentable troupeau d'êtres sans poil, dont les individualités deviennent méconnaissables. Et quand elle plonge dans l'humour, la parole diffuse une sève existentielle qui profite à tous : « À côté de moi se tenait Ignatz Geyer. Nous avions couru les filles ensemble. Lui aussi était sûr qu'il allait mourir. Il avait raison. Il fut exécuté peu après mais il avait décidé de mourir avec dignité. Il n'allait pas se laisser avilir. Il nous regarda tous en souriant : "Quelle minable collection de queues !" Le groupe s'agita. Quelqu'un rit. On se sentit un peu moins abattu. "J'ai une idée dit-il faisons un concours, à qui a la plus grande !" C'était peut-être ridicule, c'était peut-être enfantin, c'était sûrement vulgaire, mais cela fit ressurgir l'humour qui nous manquait terriblement. »²⁶

L'auto-dérision est plus rarement utilisée dans la vie du camp. Symptomatiquement, les Anciens l'utilisent lorsque un transport de nouveaux arrive en quarantaine. « "Si jeune et il pue déjà", c'est la formule d'accueil réservée aux nouveaux venus »²⁷. Lorsque les Nouveaux débarquent à Auschwitz et demandent aux Anciens la signification du tatouage obligatoire, ces derniers lancent avec ironie qu'il s'agit du « numéro du ciel »²⁸. Il va de soi que tous se seraient bien passés de cet accès quasi-direct avec les puissances célestes. Mais la capacité de se moquer de la mort et même de sa propre mort à venir inocule un vaccin mental contre le laisser-aller ou l'envie de se jeter sur les barbelés électrifiés. En créant une indifférence à l'égard des torturés et des mourants environnants, le déporté suffisamment ironique se donne une chance de ne pas être emporté par le tourbillon local de désespérance : « La mort ne compte plus. Un jour, à côté de nous, des camarades maladroits renversent une charrette. Devant les poses ridicules des macchabées gisant sur la route, nous rions à gorge déployée. »²⁹

Le statut de la dérision dans les camps de la mort

Si certains parviennent à arborer une telle attitude de détachement, et affirment alors que « la bouffe n'est pas un sujet de plaisanterie ; l'on peut rire de la mort mais pas de ce qui conserve en vie »³⁰, la plupart des survivants relatent leur angoisse mortelle devant les tas de cadavres et plus particulièrement, comme chez Charlotte Delbo, leur aversion du sort réservé aux morts traînés sur la place d'appel puis jetés pêle-mêle sur les charrettes qui se rendent vers les fours crématoires. On peut avancer l'hypothèse que ceux qui tournent en dérision la mort omniprésente sont ceux qui ne se voient pas virtuellement, le lendemain, sur la pile des cadavres. À l'opposé de Charlotte Delbo qui n'a connu que les kommandos de terrassement, Fania Fénelon occupait une « planque » stable dans l'orchestre d'Auschwitz tandis que Christian Pineau a travaillé comme dentiste à Dora. Il existe bien un statut de la dérision. La distance à la survie est au principe de la fabrication d'images écrans que les plus proches de la mort, les musulmans ou

les détenus les plus affaiblis, ne peuvent créer. Les différences sociales dans le groupe des concentrationnaires expliquent l'existence d'un dégradé de mises en dérision.

Pour les simples prisonniers, un simple regard en direction du SS suffisait pour condamner à mort le sujet d'un tel acte de contestation. Cependant, paradoxalement, si la plupart du temps les détenus étaient voués au silence le plus complet, il pouvait arriver que la parole soit moins dangereuse qu'un simple regard. Plusieurs privilégiés, sans faire partie de la zone grise (par exemple des médecins, agents administratifs, cuisiniers, coiffeurs ou tailleurs) pouvaient se moquer du SS parce qu'ils se trouvaient dans une place où ils avaient un droit de parole « professionnel » et parce que le nazi ne comprenait pas la langue étrangère des protagonistes.

Les privilégiés du camp, les *Prominents*, disposent d'un droit plus étendu dans la mise à distance de la réalité concentrationnaire. Ils disposent de chambres propres dans lesquelles ils invitent leurs pairs pour des soirées de beuveries, de cartes. Les plus durs peuvent aussi opter pour la salle de spectacle. Ils vident une baraque entière qui devient alors le « *Kabarett* » où « viennent les détenus relativement favorisés... On chante quelques chansons, on récite quelques poèmes, on dit quelques histoires drôles, y compris celles, d'esprit satirique, qui touchent la vie du camp... et ça aide à oublier »³¹. Ce type de détente est totalement interdit à la grande majorité des détenus ordinaires. Et c'est un des moteurs de la « collaboration » dans les camps que de donner quelques privilèges à certains détenus érigés en chef, afin de les fidéliser et de leur déléguer ainsi la charge quotidienne de l'asservissement.

Situation limite, nécessitant une position de pouvoir très importante, les détenus vont mentir au bourreau tout en lui faisant croire une histoire tellement énorme qu'elle le ridiculise. La dérision s'affirme directement face au SS par dessus ses épaules, le message n'étant perceptible que par le compare. Jorge Semprun, déporté à Buchenwald, relate une scène où un de ses camarades communistes, Hollandais appartenant comme lui au très protégé *Arbeitsstatistik* de Buchenwald, tourne en dérision un officier nazi qui tente de rejeter « l'Espagnol » hors de ce kommando de privilégiés. Chose inouïe pour un détenu ordinaire, le *Prominent* engage une conversation avec le SS et, par dessus lui, plaisante avec son camarade Semprun en aryanisant l'histoire d'Espagne :

« Le regard de l'officier est resté fixé sur ma poitrine, sur le S inscrit dans le triangle rouge de ma poitrine.

— Un Espagnol ? À l'*Arbeitsstatistik* ?

— Je suis bien Hollandais, dit Henk doucement.

L'officier des SS hausse les épaules...

— les Espagnols, vous savez, dit Henk, ont dominé l'Europe. Ils ont même occupé mon pays.

Le SS le regarde pas convaincu.

— Vous savez de quelle façon commence l'hymne national hollandais ? poursuit Henk.

Il ne sait visiblement pas l'officier des SS.

Je suis toujours au garde-à-vous, j'ai envie de rire. Cette histoire d'hymne national, c'est une plaisanterie entre Henk et moi.

— Un prince d'Orange toujours ai-je été — le roi d'Espagne toujours ai-je honoré, dit Henk en y mettant le ton récitatif. Ce qui est historiquement faux. Mais c'était une plaisanterie entre nous. Je disais à Henk qu'en bon Hollandais, il se devait de m'honorer, même si je n'étais pas le roi d'Espagne. Henk répondait qu'il conchait la maison d'Orange tout autant que les rois de mon pays.

L'officier des SS a l'air ahuri.

— Il y a même un Espagnol qui a été empereur d'Allemagne ajoute Henk calmement.

Empereur d'Allemagne ? ça, je n'en crois rien !

L'officier des SS n'a pas pu contenir son indignation.

Et Charles Quint, alors ?, dit Henk.

Le SS n'est pas convaincu. Mais Henk change de conversation. Il y a des limites qu'il ne faut pas dépasser.

Charles Quint était Flamand. »³²

Cet art de la dérision est une pleine réhabilitation de l'humanité ordinaire des deux militants communistes. Cette haute voltige de l'écrasement discret est un profit rarissime dans un camp de concentration. Et le plaisir retiré par chacun des détenus tant à cause de la déconfiture du nazi que du fait d'avoir prolongé leur propre histoire amicale dans une fausse inversion des valeurs, est sans doute une des formes les plus raffinées de dérision à laquelle on ait pu assister dans un camp nazi. Mais Semprun fut aussi un des seuls concentrationnaires à avoir pu se rendre fréquemment dans une bibliothèque à l'intérieur d'un camp de la mort. Entre la dérision de surnom, dérision secrète et courte des *Häftlinge* ordinaires, et la dérision de confrontation des *Prominents* communistes cultivés « planqués » dans les meilleurs kommandos de Buchenwald, on retrouve tout le spectre des rapports sociaux différenciés qui déterminent la possibilité et l'étendue d'une pratique sociale. La dérision était très rare dans la vie des *Lager*, et encore plus rares étaient les interactions directes entre bourreaux et victimes au sein desquelles la vengeance du faible pouvait s'exprimer et atteindre réellement une cible. Mais lorsque, comme à Buchenwald, les détenus parviennent à contrôler suffisamment le fonctionnement du camp au point d'entrer en interdépendance avec des SS obligés de s'en remettre à eux pour éviter de partir sur le front Est³³, alors dans ces conditions seulement, la *prise* de parole devenait possible. Une parole en profondeur associant le droit de parler (ce qui était déjà interdit au commun des « mortels »), le droit de converser avec un SS, enfin, le droit limité de contester les paroles de certains nazis connus. La dérision est sans doute l'arme des faibles, mais de faibles qui restent inscrits d'une manière ou d'une autre dans un « champ de pouvoir », qui peuvent donc prendre appui sur des « ennemis » pour se faire du bien. Dans le monde ordinaire, les bases anthropologiques de vie étant assurées, on peut se permettre d'exprimer une dérision de disqualification envers autrui, dans un but offensif, en retournant par exemple publiquement la violence que l'on

nous fait subir. Dans les camps, les conditions de survie sont si précaires même pour les plus privilégiés que la dérision a pour but exclusif de se défendre et d'engranger un peu d'estime pour soi, de tenter de sauvegarder un tant soit peu de dignité à ses propres yeux. Elle ne procède plus que d'une démarche de régulation psychique interne puisque l'inversion rituelle du pouvoir, même par un simple « bon mot », est tout aussi condamnée et inaccessible que la révolte physique.

NOTES

1. Ce qu'à théorisé, à la suite de Primo Lévi, le philosophe italien Giorgio AGAMBEN, *Ce qui reste d'Auschwitz*, (trad) Rivages, 1998. Précisons, qu'on ne sait pas avec certitude quelle est l'origine de cette dénomination « musulmans » appliquée aux déportés.
2. Sur ces tactiques de survie, cf. FNDIRP, *Créer pour survivre*, 1996.
3. Une des distinctions structurelles les plus remarquables entre les camps de concentrations et les camps d'exterminations réside dans cette capacité physique armée à la résistance. Dans les premiers, les individus sont si épuisés qu'ils ne peuvent guère penser qu'à leur survie physique. Dans les seconds, les survivants sont relativement bien nourris par les SS dans la mesure où ils accomplissent « manuellement » un travail d'extermination « qui n'attend pas ». Sobibor, Treblinka ont connu des soulèvements victorieux en 1943. Le fonctionnement du camp d'Auschwitz constitue un autre indicateur probant. Camp mixte, il comprenait à la fois un centre de génocide et un camp de travail forcé. Et c'est justement dans la partie « extermination » que ce camp a connu un soulèvement : celui du dernier *sonderkommando* chargé de sortir les corps des chambres à gaz pour les acheminer dans les fours crématoires. Ce sont les quelques dizaines d'hommes valides de ce kommando séparé du reste du camp qui, apprenant leur annihilation prochaine, parvinrent à faire exploser un des fours avec la complicité de 4 femmes occupant des positions protégées dans le camp de concentration.
4. LEROY Roger, LINET Roger, NEVERS Max, *La Résistance en enfer*, Messidor, 1992, p 205. La rareté des occasions de rire a pour effet que, chez beaucoup de prisonniers, « nous ne savions déjà plus sourire ». F. Maous, *Coma Auschwitz, n° A5553*, Le comptoir éditions, 1996, p. 88.
5. GORCE Nelly, *Journal de Ravensbrück*, Actes sud, 1995, p 70. Fania Fénelon évoque ces « rires incoercibles, hystériques, qui nous secouent, m'inquiètent. Quand ils cessent, nous en restons physiquement courbatus et profondément indifférentes ». *Sursis pour l'orchestre*, Stock, 1976, p. 194.
6. RASHKE Richard, *Les Évadés de Sobibor*, (Trad.) Presses de la Renaissance, 1982, p. 81.
7. LEROY Roger, LINET Roger, NEVERS Max, *La Résistance en enfer, op. cit.*, p. 85. Ces militants communistes ont pratiquement affublé d'un sobriquet chaque chef violent : « Fernandel » (p. 92), « le petit coq » ou « Max la matraque » (p. 93), « la chèvre » (p. 150), « le grand jak » dit aussi « le dompteur » (p. 154), « barbe de zinc » (p. 194), « le sanglier » (p. 200), « la mitrailleuse » (p. 214)... etc. Ces surnoms ont aussi pour fonction de dissimuler l'identité exacte de certains SS ou kapos dont on peut parler ainsi dans une relative confidentialité, en neutralisant le travail des mouchards qui ne savent pas de qui on parle.
8. Abbé Jean VARNOUX, *Clartés dans la nuit*, Éditions de la Veytizou, 1995, p. 117.
9. Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, *Sachso*, Minit/Plon, Terre humaine, 1982, p. 208, 427, 244.

10. WORMSER Olga, MICHEL Henri, *Tragédie de la déportation*, Hachette, 1955, p. 398.
11. TERRENOIRE, Louis, *Sursitaire de la mort lente*, Seghers, 1976, p. 97.
12. FRIANG Brigitte, *Regarde-toi qui meurs*, Éditions du Félin, 1997, p. 149.
13. GROSSMAN Vassili, Ehrenbourg Ilya, *Le Livre noir*, (Trad.) Solin/Actes Sud, 1995, p. 860.
14. PINEAU Christian, *Krematorium*, Presses pocket, 1960, p. 29.
15. « Un front bas, une gueule d'abruti, bâti comme une force de la nature... un boucher ivre de sang qui a surpassé les autres SS en cruauté ». Jean Michel, *Dora*, J. C. Lattès, 1975, p. 213.
16. WORMSER Olga, MICHEL Henri, *Tragédie de la déportation*, op cit, p. 42.
17. REYNAUD Michel, *La Foire à l'homme*, 2 tomes, Éditions Tirésias, 1996, p. 272.
18. Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, *Sachso, op. cit.*, p. 303 et 293.
19. Abbé Jean VARNOUX, *Clartés dans la nuit, op. cit.*, p. 82.
20. WORMSER Olga, MICHEL Henri, *Tragédie de la déportation, op. cit.*, p. 303.
21. MÜLLER Philip, *Trois ans dans les chambres à gaz*, (trad.) Pygmalion, 1980, p. 171.
22. BUBER-NEUMANN Margarete, *Déportée à Ravensbrück*, (trad.) Seuil, 1988, p. 35.
23. STEINER Jean-François, *Treblinka*, Fayard, 1966, p. 333.
24. MÜLLER Philip, *Trois ans dans les chambres à gaz, op. cit.*, p. 133.
25. PINEAU Christian, *Krematorium*, Presses pocket, 1960, p. 115.
26. Rudolf VRBA, *Je me suis évadé d'Auschwitz*, (Trad.) Ramsay, 1988, p. 81/82. Lire aussi Julien UNGER, *Le Sang et l'or*, Gallimard, 1946, p. 13.
27. LEVI Primo, *Si c'est un homme*, (trad.) Julliard, 1987, p. 152.
28. KERTESZ Imre, *Être sans destin*, (trad.) Actes Sud, 1998, p. 149.
29. PINEAU Christian, *Krematorium, op. cit.*, p. 267.
30. FÉNELON Fania, *Sursis pour l'orchestre, op. cit.*, p. 85.
31. FRANKL Viktor, *Un psychiatre déporté témoigne*, (trad.) Éditions du Chalet, 1973, p. 78.
32. SEMPRUN Jorge, *Quel beau dimanche*, Grasset, 1980, p. 116.
33. Les SS se disaient que s'ils avaient entrepris de remettre à nouveau la direction du camp aux « verts » (les droits communs), le risque aurait été un désordre tel que « Berlin », informé, aurait sanctionné ses propres cadres.